



Noah Baumbach en compagnie de Greta Gerwig à la première de *Marriage Story* en novembre 2019 au Paris Theater à New York — Photo: Lev Radin / Shutterstock

Noah Baumbach

Poésie du quotidien

AMBRE SACHET

C'est l'histoire d'un couple avant d'être celle d'un divorce. **Marriage Story** (2019) débute avec les raisons pour lesquelles chacun aime l'autre, énumérées en voix *off* sur fond de situations quotidiennes. Une tasse de thé qu'elle se prépare sans jamais la terminer, une partie de Monopoly qu'il prend trop au sérieux. C'est en comprenant la relation de Nicole (Scarlett Johansson) et Charlie (Adam Driver) qu'il est possible d'être touché par leur séparation. Avant de nous montrer le pire, Noah Baumbach nous laisse entrevoir le meilleur. À l'image de cette séquence, il y a chez ce cinéaste une indicible poésie du quotidien, toujours à la limite de la cruauté, qui fait de la plupart de ses films le parfait mélange entre comédie dramatique et cinéma d'auteur. Raconter l'essentiel derrière le banal, voilà ce qui fait de l'œuvre de ce réalisateur new-yorkais abonné au cinéma indépendant l'un de mes favoris.

Inutile de chercher dans sa filmographie des retournements de situation. La tragédie est ailleurs, au cœur de la réalité dans tout ce qu'elle a de dramatique. N'y cherchez pas non plus de héros, vous y trouverez plutôt des paumés (**The Meyerowitz Stories**), de jeunes professionnels immatures passés maîtres dans l'art de la procrastination (**Kicking and Screaming**, **Mistress America**, **Frances Ha**), des parents déconcertés (**Marriage Story** et **The Squid and the Whale**) et presque toujours — à l'image d'un cinéaste fils de critiques — des artistes, souvent en pleine crise existentielle (**While We're Young**, **Margot at the Wedding**). Irritants mais réalistes, comme ce père agacé qu'un voisin de table tienne la sienne pour acquise au restaurant (**The Meyerowitz Stories**), ratés mais touchants car imparfaits, les individus esquissés par Baumbach nous ressemblent, pour le meilleur et pour le pire.

Pour le meilleur quand tout est possible pour cette jeune Frances (Greta Gerwig) pleine de fougue, dévalant les rues de Manhattan entre course et pas de danse au rythme du *Modern Love* de David Bowie dans un long travelling en noir et blanc (**Frances Ha**, 2012). Une amitié fragilisée, un emploi du temps cadencé par le doute, de nouveaux colocataires et une soirée exaltante plus tard, l'avenir lui appartient encore. Pour le pire dans cet affrontement entre Nicole et Charlie, véritable scène

d'anthologie après que leurs avocats aient ramassé les miettes de leur union (**Marriage Story**). Elle dans un salon aussi beige que son gilet, lui devant une cuisine marron ton sur ton avec son pull. La discussion, d'abord cordiale, tourne au règlement de comptes. Les corps se déplacent au rythme des plans d'abord américains, puis de plus en plus proches de leurs visages progressivement crispés par les mots qui fusent : « Tu te comportes tellement comme ton père », « Tu me faisais toujours prendre conscience de comment je n'étais pas à la hauteur. »

Aujourd'hui boursoufflés par la haine, il fut un jour où ils se sont aimés. Dans cette scène, Baumbach ne se contente pas d'exposer les fêlures de ses personnages, il souligne la perversion inhérente au fait d'en savoir trop sur quelqu'un. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous... Dix minutes essoufflantes en temps réel guidées d'une main de maître par Adam Driver et Scarlett Johansson à leur meilleur, dix minutes aussi longues que nécessaires, car semblables à un plongeon glacé dans l'intimité du couple et de ce qui peut le briser : l'épuisement de la parole, l'impact du regard de l'autre et le mot de trop, impossible à rattraper une fois prononcé. Le huitième long métrage du cinéaste ne fait pas exception : rien d'original dans cette rupture derrière laquelle se dessine en filigrane le couple dans toute sa complexité.

Qui dit épuisement de la parole dit leitmotiv de la filmographie du réalisateur et scénariste américain. Son œuvre, à l'image du réel, est un flot de conversations. Discussions incessantes, cacophonie permanente et brouhaha qui n'en sont pas puisque les dialogues y sont toujours parlants, aussi percutants que savoureux. Quoi de plus propice que le couple, l'amitié et la famille — microcosmes récurrents chez Baumbach — pour faire fleurir un cinéma dialectique où la logorrhée se pose en illustratrice des relations ? On l'a vu récemment chez Xavier Dolan avec **Juste la fin du monde** (2016) où des frères parlent de tout sauf de l'essentiel. On l'a vu moins récemment dans les films de Jean-Luc Godard que Baumbach cite souvent et qui rejoignent eux aussi cette idée de gens qui s'aiment et qui se perdent dans leur fuite de la conformité et leur quête d'éternité